

## L'urbanisme tactique comme pratique spatiale de la connectivité ?

Guillaume Ethier

Numéro 125, hiver 2017

Connectivités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84826ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ethier, G. (2017). L'urbanisme tactique comme pratique spatiale de la connectivité ? *Inter*, (125), 4–9.

# L'URBANISME TACTIQUE COMME PRATIQUE SPATIALE DE LA CONNECTIVITÉ ?

► GUILLAUME ETHIER





> Le Village au Pied-du-Courant, 2015. Photo : Jean-Michael Seminaro.

C'est dans l'angle mort de l'urbanisme officiel que ces pratiques sont apparues, occupant les espaces abandonnés ou sous-utilisés que la ville moderne avait laissés en retailles. On avait presque fini par penser qu'au seuil des logements et des terrains privés, le domaine public pouvait être approprié par les corps, mais que son aménagement, en retour, relevait de la seule autorité des instances publiques. Il suffisait pourtant que des groupes citoyens et des collectifs en design urbain, débordant les politiques de la ville, commencent à aménager des lieux en marge pour que l'on constate que ces pratiques informelles, que cet « urbanisme tactique » a non seulement droit au chapitre, mais qu'il constitue un vaste laboratoire où les nouvelles façons de penser l'urbain se jouent.

Ce type d'aménagement spontané, venu de la base citoyenne et déployé à petite échelle avec des moyens limités, a été qualifié, dès 2011, d'urbanisme tactique par Mike Lydon<sup>1</sup>. Depuis, le mouvement est passé de la marge aux feux de la rampe. L'engouement est tel, en fait, qu'on ne s'étonne plus de voir des conteneurs recyclés, des *pop-up shops*, un café ou un bar, du mobilier urbain – fait de palettes, d'ordinaire –, quelques œuvres d'art public, un éclairage improvisé et une programmation événementielle arracher un autre espace interstitiel à l'inertie de ses usages anciens (friche industrielle, parc sous-utilisé, places de stationnement durant les Park[ing] Day, etc.). Le phénomène, en somme, a pris racine un peu partout et a récemment gagné les recoins abandonnés des villes québécoises qu'on redonne, par à-coups, aux piétons.

Sur le plan de la recherche, l'urbanisme tactique a suscité un engouement si soudain que les spécialistes sont encore à s'entendre sur une dénomination commune (*pop-up urbanism*, *DIY urbanism*, acupuncture urbaine, etc.) qui permettrait d'encapsuler ces pratiques aux contours flous. Mais, pour toutes les qualités qu'on lui attribue, son approche est aussi contestée car, d'un mouvement ancré dans l'activisme social et annoncé dans l'art conceptuel depuis les situationnistes<sup>2</sup>, l'idée de s'approprier la ville par des tactiques éphémères et ludiques court désormais le risque de perdre sa dimension subversive en se confondant avec le projet de ville néolibérale<sup>3</sup>. Il est vrai que l'approche perd un peu de sa substance quand, en divers endroits, on n'en conserve que les signes connotant l'informalité pour déguiser des événements qui font la promotion d'une marque ou quand des administrations municipales n'y voient que le moyen d'investir rapidement et à peu de frais des sites en cours de réfection. Du reste, en abordant l'urbanisme tactique essentiellement sous l'angle des acteurs et des processus, la recherche le condamne souvent à sa perte ; elle estime qu'elle ne changera pas la ville en livrant ses projets, peu à peu, à des acteurs *mainstream* ou en se servant des mêmes tactiques pour « réserver » des terrains aux seuls membres de la classe créative<sup>4</sup>.

J'aimerais proposer pour ce dossier une réflexion abordant le phénomène sous un angle différent : celui de sa composition spatiale. L'aspect participatif de ces projets est important, certes, mais la manière dont on choisit d'occuper et d'aménager, en tête de pont, les espaces interstitiels des villes me semble tout aussi fondamentale pour comprendre ces actions transformatrices de l'urbain. L'analyse déployée ici repose sur la notion de *connectivité*. Celle-ci

est mobilisée parce qu'elle traduit bien un idéal à la base de l'urbanisme tactique qui consiste à vouloir faire tomber les barrières divisant fonctionnellement la ville. L'urbanité que l'on cherche à créer à la marge, semble-t-il, en est une qui, à l'instar de notre expérience des télécommunications, cherche à colmater les ruptures cognitives et les interférences spatiales qui strient la ville. C'est par ce souci de connectivité, voire d'inclusivité sociospatiale, que l'urbanisme tactique conserve tout son potentiel comme pratique urbaine novatrice.

### LA CONNECTIVITÉ AU FONDEMENT DU CYBERESPACE

Le concept de connectivité est issu des sciences informatiques<sup>5</sup>. Il désigne, très largement, l'état ou le potentiel d'une entité à être reliée à d'autres instances dans un réseau. Dans le contexte du développement d'Internet, de la fin des années soixante-dix aux années quatre-vingt, la connectivité entre des ordinateurs a permis d'entrevoir la mise sur pied de communautés non hiérarchiques entre des individus dispersés aux quatre coins du monde<sup>6</sup>. Les années passées et la colonisation d'Internet par des joueurs puissants représentant la « cyberculture compétitive »<sup>7</sup> ont bien fait mourir les rêves les plus fous des cyberutopistes, ces idéalistes pour qui la connectivité allait faire tomber les barrières entre les nations et avancer la cause de la paix mondiale<sup>8</sup>. N'empêche, pour Vincent Miller, la connectivité reste, à ce jour, le versant lumineux du vaste projet d'Internet et pourrait se résumer à cette idée d'un réseau ouvert qui, du moment qu'on y accède, peut être traversé librement<sup>9</sup>. Elle se présente ainsi comme un idéal, un espace sans entraves où l'on est appelé à rencontrer, potentiellement, des contenus inédits ou bien à entrer en contact avec des individus dont les canaux de communication traditionnels devaient en principe nous séparer. Depuis le passage au Web 2.0 dans les années deux mille, la connectivité a pris un sens supplémentaire du fait de l'interactivité qu'elle induit entre les individus numériques, renforçant en quelque sorte, à l'instar des téléphones intelligents, leur inclusion dans cette vaste « gelée vibrante hyperactive »<sup>10</sup> qu'est devenu notre monde.

Dans son acceptation la plus noble, la connectivité comme idéal rejoint le « principe de connexion »<sup>11</sup> de Gilles Deleuze et Félix Guattari, cet impératif philosophique de l'organisation rhizomatique qui suppose que tout point dans un réseau devrait potentiellement et aléatoirement être connecté à tous les autres, au contraire d'une structure hiérarchique. Évidemment, nous savons bien aujourd'hui que notre expérience d'Internet n'est pas arbitraire. La contingence des algorithmes nous dirige tout droit vers ses carrefours les plus importants (sites de recherche ou de nouvelles), cadre notre attention sur nos proches en plus de délimiter notre regard suivant nos intérêts et passe-temps<sup>12</sup>. Puisqu'enfin notre empreinte numérique facilite notre surveillance, il serait illusoire de penser que la Toile, dans son état actuel, est un espace de liberté. Or, dans l'absolu, nous pouvons aussi dire que l'idéal défendu par le mouvement *open source* demeure vivant dans cet espace, que des potentiels sous-exploités existent encore à sa marge – comme l'ont montré les soulèvements du Printemps arabe – et qu'en définitive, il vaut encore mieux être (mal) connecté au réseau que d'en être exclu.

### LA CONNECTIVITÉ URBAINE

Traduit au domaine de la ville, la connectivité peut être entendue de plusieurs façons. La « connectivité des rues »<sup>13</sup> est une variable en syntaxe spatiale qui mesure, concrètement, la porosité d'une trame urbaine en termes de distance et de temps de déplacement. N'entendons pas ici la connectivité dans cette perspective aussi littérale et empirique, car l'urbanisme tactique – désigné parfois comme de l'acupuncture urbaine – vient placer des points de pression dans une trame de rues déjà constituée ou bien agit complètement dans ses marges, par exemple aux abords des chemins de fer. Le concept peut aussi être entendu à la manière de l'économiste Saskia Sassen qui pense la « connectivité globale »<sup>14</sup> comme le degré d'intégration des régions métropolitaines dans l'économie mondiale, une connectivité qui se calcule ici à la concentration de firmes globales dans chaque ville.



Pour le bien de cet exercice de réflexion sur l'urbanisme tactique, envisageons plutôt la connectivité à la manière d'André Lemos qui la définit comme un « sentiment de raccordement » propre à la citoyenneté dans la « cyberville », soit « cette forme d'être, connecté partout et n'importe où, qui caractérise les villes contemporaines »<sup>15</sup>. Cette connectivité, à n'en point douter, s'inscrit en faux avec la ville moderne et en particulier avec l'urbanisme fonctionnaliste qui a structuré l'urbain sur le principe de la division fonctionnelle – résidence ici, travail là, loisirs quelque part entre les deux, le tout lié par des réseaux de transport fluides et autonomes. L'urbanisme tactique cadre bien ce nouveau paradigme postfonctionnaliste : spatialement, il s'agit d'une pratique qui cherche à reconnecter la ville aux confins de ses zones formalisées, à brancher des sites au réseau de sens qui structure l'urbain et dont ils étaient écartés par leur indétermination même. La connectivité englobe en ce sens les questions d'accessibilité et de mobilité des citoyens – des thèmes importants en études urbaines – par la charge symbolique qui l'accompagne : l'appropriation citoyenne des espaces urbains est d'abord un acte culturel de redéfinition des *limites* et des *points de repère* dans la perception de la ville, pour reprendre les catégories de Kevin Lynch<sup>16</sup>.

> Les jardineries sur l'esplanade du Parc olympique de Montréal, la Pépinière & CO, 2016. Photo : Guillaume Ethier.

Ce remaillage transversal repose sur la constitution de noyaux, d'authentiques « foyers urbains » qui, par leur attractivité même, invitent par exemple les citoyens à franchir les barrières monofonctionnelles dressées entre les quartiers et à partager des sites désaffectés ou sous-utilisés. Ces foyers urbains se constituent souvent à l'aide de pratiques hybrides faisant appel aux technologies numériques. Marquage concret de l'espace et géolocalisation se confondent en effet dans ces micro-interventions où l'ubiquité et la transversalité prévalent sur un découpage strict entre les participants, les sites et les usages<sup>17</sup>. Évidemment, l'on contestera, avec raison, la capacité réelle de ces interventions à rendre la ville plus poreuse en soulignant que des frontières invisibles vont demeurer pratiquement infranchissables pour les populations marginalisées ou paupérisées à qui ces sites ne semblent pas, *a priori*, destinés. Or, abdiquer devant cet obstacle serait, à mon sens, renoncer à des tactiques qui ont potentiellement la capacité de retisser la ville différemment. Pas durablement, peut-être, ce qui exigerait de toute façon des réformes sociales autrement plus importantes que ces micro-interventions aux confins de la ville, mais l'urbanisme tactique porte néanmoins en lui le germe d'un désir de connectivité qui invite au discours, au partage de l'espace et à sa célébration, ce qui n'est pas banal. Quelques exemples à Montréal, envisagés sous leur dimension spatiale, nous montrent bien, d'ailleurs, la diversité des approches et leur vitalité.

#### RECONNECTER MONTRÉAL, UN PROJET À LA FOIS

En investissant les abords du fleuve Saint-Laurent, presque sous le pont Jacques-Cartier à Montréal, l'organisme sans but lucratif Pépinière & CO créait, au Village au Pied-du-Courant, une extension de l'activité urbaine du quartier largement défavorisé de Sainte-Marie (arrondissement de Ville-Marie). Découpé par la rue Notre-Dame et les berges occupées par le port de Montréal et ses voies ferrées, le site autogéré venait ainsi exploiter un espace

> Le Village au Pied-du-Courant, 2015. Photos : stiridmontreal.com

non convoité avant son apparition en tant que Village Éphémère en 2014. Depuis, le site propose diverses activités culturelles durant la saison estivale et bénéficie d'un aménagement fait essentiellement de matériaux recyclés. Malgré son isolement relatif, un conflit d'appropriation spatiale est quand même apparu au cours des soirées de feux d'artifice de l'International des Feux Loto-Québec dont les rampes de lancement sur l'île Sainte-Hélène sont situées tout près. Durant ces événements, la rue Notre-Dame est fermée à la circulation, et l'on a pris l'habitude, dans le quartier, d'amener des chaises pliantes pour voir les feux de plus près. Or, comme le site s'autofinance notamment par son bar, il est interdit d'y entrer avec de l'alcool<sup>18</sup>, ce qui envoyait comme message que le Village avait un caractère exclusif. Pour Jérôme Glad, le fondateur de Pépinière & CO, le problème était essentiellement d'ordre symbolique, car le site est ouvert à tous. Le moyen entrepris pour surmonter cette barrière, élaboré en concertation avec les organismes communautaires du quartier, a été d'inviter les camps de jour à visiter régulièrement le site<sup>19</sup>. Cette action, à terme, a pour but d'inciter les parents à s'approprier à leur tour ce foyer urbain.





Des exemples similaires d'urbanisme tactique montrent un souci de transpercer l'espace urbain interstitiel et d'attirer vers soi des publics diversifiés issus des communautés riveraines. Le Catalyseur d'imaginaires urbains, par exemple, se veut surtout une expérience, un laboratoire de réflexion. Soutenu financièrement par l'Université de Montréal et érigé temporairement à la lisière du chantier du campus qui prendra place à l'ancienne gare de triage d'Outremont, le site inauguré en 2016 est composé de conteneurs transformés, d'un jardin communautaire, d'une agora ainsi que d'un espace polyvalent. Dans les années à venir, une résidence d'artistes permettra de recueillir les récits traversant l'imaginaire urbain des quartiers limitrophes. L'intervention, en ce sens, remplit une fonction critique pour l'institution universitaire en cherchant à la rebrancher à la vitalité urbaine. Or, comme rien n'est autrement prévu sur place, la seule existence du projet vient contester la logique de stricte imperméabilité qui caractérise d'ordinaire les chantiers de construction.

Et si les foyers urbains se faisaient mobiles pour pénétrer en leur cœur des secteurs qu'on tente de connecter à de nouvelles potentialités ? C'est ce que propose la firme d'architecture Microclimat Architecture et l'organisme LAAT (Lieu d'arts, d'architectures, de territoires) avec leur



projet conjoint de microbibliothèques nomades, réalisé dans le cadre de la deuxième édition du Programme de sensibilisation des Montréalais à l'architecture et au design au sein du Réseau des bibliothèques publiques de Montréal. Au cours de l'été 2016, des microbibliothèques sont érigées notamment au Village au Pied-du-Courant<sup>20</sup>, mais aussi dans des parcs de Montréal-Nord et de Pierrefonds-Roxboro, « des arrondissements où ce type d'événement a moins souvent lieu »<sup>21</sup>, selon Pierra Chauvin, cofondatrice de l'organisme LAAT. Un mobilier urbain au caractère spécifique à chaque lieu permet en effet d'éveiller la curiosité des usagers des parcs aux questions liées à l'aménagement et au patrimoine bâti des lieux. Ces microbibliothèques donnent accès à des livres sur le sujet, et la tenue d'ateliers créatifs avec les enfants du quartier permet de bonifier cette offre culturelle. Initié et dirigé par le Bureau du design de la Ville de Montréal, en partenariat avec la Direction associée – Bibliothèques (DAB) de la Ville de Montréal, ce projet coordonné par l'organisme Kumulus expériences créatives montre bien le potentiel d'une approche collaborative qui prolonge la mission éducative des bibliothèques en interpellant les citoyens directement dans leur milieu de vie.

La valeur de l'urbanisme tactique, en somme, peut être ressaisie différemment en tant que pratique spatiale relevant de la connectivité. L'emploi de cette notion révèle, d'une part, l'adéquation de l'urbanisme tactique avec une certaine idéologie sous-jacente au fonctionnement de notre univers communicationnel, une vision qui voit l'ouverture à l'autre et l'accessibilité comme préférables au repli sur soi. D'autre part, la connectivité, une fois sortie de la sphère virtuelle, semble expliciter les intentions de groupes de citoyens et d'organismes à but non lucratif qui cherchent à recomposer la ville en tissant, en son sein, de nouvelles mailles. Que ces nouveaux foyers urbains favorisent l'ouverture des frontières plutôt que d'en créer de nouvelles demeurera cependant le principal défi auquel l'urbanisme tactique fera face à l'avenir. ◀



◀ Le Virage, site de résidence du *Catalyseur d'imaginaires urbain*, MTL Ville en mouvement, le Laboratoire des récits du soi mobile et Université de Montréal, 2016. Photo : Jonathan Cha.

◀ Soirée d'inauguration du Virage au campus MIL. Photo : Mathieu Deshayes.

> Activité de sensibilisation à l'architecture et au design à l'intention des jeunes montréalais, Bureau du design, Ville de Montréal, 2016. Photo : Valérie Paquette.

#### Notes

- 1 Cf. Mike Lydon et Anthony Garcia, *Tactical Urbanism: Short-Term Action for Long-Term Change*, Island Press, 2015, 256 p.
- 2 Cf. Donovan Finn, « DIY Urbanism: Implications for Cities », *Journal of Urbanism: International Research on Placemaking and Urban Sustainability*, vol. 7, n° 4, 2014, p. 381-398.
- 3 Cf. Oli Mould, « Tactical Urbanism: The New Vernacular of the Creative City », *Geography Compass*, vol. 8, n° 8, 2014, p. 529-539.
- 4 Cf. Nicolas Douay et Maryvonne Prévot, « Park (Ing) Day : label international d'un activisme édulcoré ? », *Environnement Urbain / Urban Environment*, n° 8, 2014, p. 14-33.
- 5 Cf. José Van Dijck, *The Culture of Connectivity: A Critical History of Social Media*, Oxford University Press, 2013, p. 16.
- 6 Cf. Fred Turner, *From Counterculture to Cyberculture: Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the Rise of Digital Utopianism*, The University of Chicago Press, 2008, 354 p.
- 7 Notre traduction. Christian Fuchs, *Internet and Society: Social Theory in the Information Age*, Routledge, 2008, p. 300.
- 8 Cf. Ethan Zuckerman, *Rewire: Digital Cosmopolitans in the Age of Connection*, W. W. Norton & Company, 2013, p. 28-30.
- 9 Cf. Vincent Miller, *Understanding Digital Culture*, Sage, 2011, p. 27.
- 10 Peter Sloterdijk, *Le palais de cristal : à l'intérieur du capitalisme planétaire*, Maren Sell, 2006, p. 23.
- 11 Cf. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Rhizome*, Minuit, 1976, 73 p.
- 12 Cf. Albert-László Barabási, *Linked: The New Science of Networks*, Perseus, 2002, p. 56-58.
- 13 Cf. John Peponis, Douglas Allen et alii, « Measuring the Configuration of Street Networks », *6th International Space Syntax Symposium*, 2007, p. 1-16.
- 14 Cf. Saskia Sassen, « Why Cities Matter », *Cities. Architecture and Society : 10th International Architecture Exhibition*, Biennale de Venise, 2006, p. 26-51.
- 15 André Lemos, « Villes et cyberculture », *Sociétés*, n° 1, 2003, p. 125.
- 16 Cf. Kevin Lynch, *The Image of the City*, MIT Press, 1970, 194 p.
- 17 Selon Laura Pfeifer, l'émergence combinée des réseaux Wi-Fi, des téléphones intelligents et des réseaux sociaux semble avoir augmenté la visibilité de ces micro-interventions et favorisé la mobilisation des communautés autour de lieux à l'écart des circulations urbaines habituelles. Mais n'insistons pas davantage sur cette hybridation qui ouvre tout un autre pan de réflexion, simplement pour ajouter que le propos articulé ici a trait à un transfert d'ordre culturel – et non spécifiquement technologique – s'opérant entre la culture numérique et une pratique urbanistique qui en porte subtilement la trace. Cf. L. Pfeifer, « The Planner's Guide to Tactical Urbanism » [en ligne], *Regina Urban Ecology*, 2013, 65 p., [www.reginaurbanecology.files.wordpress.com/2013/10/tuguide1.pdf](http://www.reginaurbanecology.files.wordpress.com/2013/10/tuguide1.pdf). Concernant la notion de micro-intervention, voir le dossier dirigé par Luc Lévesque et Patrice Loubier dans *Inter, art actuel*, n° 120, 2015.
- 18 Cette interdiction est de toute façon imposée par la Société des alcools du Québec. Le permis octroyé interdit en effet d'introduire de l'alcool qui ne serait pas vendu sur place.
- 19 Cf. Jérôme Glad, communication personnelle avec l'auteur, 3 juillet 2016.
- 20 Cette microbibliothèque, conçue par Table Architecture, n'était cependant pas « nomade », car elle a été construite sur place. Cf. Sophie Murphy (cofondatrice de LAAT), communication personnelle avec l'auteur, 30 octobre 2016.
- 21 Pierra Chauvin, citée dans Marie Tremblay, « Microbibliothèques à ciel ouvert par Microclimat Architecture et LAAT » [en ligne], *Index-Design*, 18 août 2016, [www.index-design.ca/article/2016/8/18/microbibliotheques-a-ciel-ouvert-par-architecture-microclimat-et-laat](http://www.index-design.ca/article/2016/8/18/microbibliotheques-a-ciel-ouvert-par-architecture-microclimat-et-laat).

**Guillaume Ethier** est sociologue des formes urbaines. Il est actuellement stagiaire postdoctoral à l'Institut d'études canadiennes de McGill et chercheur associé à la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain. Après des études en sociologie, il a complété à l'Université du Québec à Montréal une thèse de doctorat en études urbaines (prix Phyllis-Lambert 2014 de la Société pour l'étude de l'architecture au Canada et prix Jean-Pierre-Collin 2014 du réseau Villes Régions Monde), thèse qui est à l'origine du livre *Architecture iconique : les leçons de Toronto* (PUQ, 2015). Ses recherches actuelles portent sur l'urbanisme postfonctionnaliste et ses liens avec la culture numérique.